

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

“ Par exemple, dit-elle, ce jeune homme qui vient toujours avec sa mère et sa sœur, et qui se tient si bien... Nel'avez-vous pas remarqué..., auprès de nous...; un peu au-dessous du banc d'œuvre?... grand? Tu sais bien qui je veux dire, Stéphanie?—Ma tante?...” Je baissai la tête sur ma broderie, sentant que je rougissais. “ Vous parlez de M. Darcet, s'écria le curé, M. Germain Darcet! Ah! mon cher comte, voilà qui vous condamne. M. Darcet! comment n'y ai-je pas songé! Un savant comme vous, à la fortune près, qui n'a rien, je crois, qu'une mère et une sœur à nourrir...C'est être occupé cela! Eh bien, jamais il ne manque les offices.—*D'Arcet?* dit ma tante; je ne connais point cette famille.—Ce n'est pas une famille, reprit le curé; mais je défie qu'on trouve de plus honnêtes gens. C'est l'honneur même; et, quant à la piété, rarement on en voit d'aussi solide.—*Germain Darcet?* dit à son tour M. de Tourmagne, je ne sais où j'ai entendu prononcer ce nom.—Pent-être à l'Académie des sciences, continua le curé: M. Darcet est un homme véritablement instruit. Je crois qu'il a fait un livre, mais j'ai peur qu'il ne réussisse pas; il est trop modeste et trop fier pour gagner des prôneurs.—Bah! s'il a du mérite, reprit M. de Tourmagne, les prôneurs viendront d'eux-mêmes. Darcet! Je suis sûr que j'ai vu ce nom-là quelque part. De quoi s'occupe-t-il?—Je l'ignore. Il parle peu de ce qui le concerne. Je sais seulement qu'il a beaucoup voyagé. Mais, Madame la marquise, c'est presque votre compatriote; il est Vendéen.—Ah! fit ma tante; sa piété alors ne m'étonne pas. Bon sang ne peut mentir.—Oui, acheva le curé; son père était un propriétaire de campagne qui le fit parfaitement élever et qui n'eut que le tort de lui laisser peu de bien. D'accord avec sa mère, femme distinguée, notre jeune homme a dépensé une partie de sa fortune en voyages d'études. Son travail supplée à l'insuffisance du reste.”

La conversation changea d'objet, non par ma faute. Vous devinez si elle m'était agréable! Ce n'est pas la dernière fois, je vous en réponds, qu'on aura parlé de M. Darcet dans le salon de Mme la marquise d'Aubecourt. Vendéen! voilà un coup du ciel.

Adieu. Je cours chez mon libraire. Il me vient une idée merveilleuse, que je m'étonne de n'avoir pas eue plus tôt.

XI

16 juin.

Voici ce que j'ai fait chez mon libraire, et je compte que vous ne refuserez pas un peu d'admiration au génie que je déploie.

Après avoir acheté pour ma tante le plus beau des livres d'heures, je demande si l'on n'aurait pas un ouvrage de M. Germain Darcet. “ Quel titre, Madame?—Je ne sais pas le titre. — Madame a dit Germain Darcet? — Oui.” Mon Dieu! ajoutai-je en moi-même, cela n'est guère connu.

Cependant le libraire feuilletait ses catalogues. Tout à coup, comme illuminé, il prend une échelle, grimpe à une case lointaine, et saisit un volume assez gros dont il seconne la

poussière:—*Les Pharaons d'après les hiéroglyphes; fragments d'un voyage en Egypte*, par... Est-ce cela? — N'en a-t-il pas fait d'autre?—Non, Madame.—Eh! bien, c'est celui-là.

Je m'emparai du volume avec joie; je venais de faire réflexion que ce titre et ce sujet étaient les plus propres du monde à intéresser M. de Tourmagne, qui est sourré jusqu'au cou dans les hiéroglyphes. Je vis, d'un rapide coup d'œil, des pages fort agrémentées de grec, de latin, d'allemand, sans compter d'autres textes qui pourraient bien être de l'hébreu ou de l'égyptien. Bon! Je payai vite, et j'emportai mon tome, bien assurée de ne pas m'endormir avant de l'avoir lu tout entier.

Véritablement je l'ai lu, et avec plaisir, sauf, bien entendu, l'hébreu et le grec; car, pour le latin, dont les caractères ne se refusaient pas absolument à ma curiosité, je pense en avoir dévoré une partie, essayant de savoir ce que disent ces auteurs à qui mon ami German fait l'honneur de les citer. Mais je n'ai pas tant de mérite que vous pourriez le croire.

Bien que ce livre soit fort au-dessus de ma portée, puisque c'est tout à fait un morceau scientifique, l'auteur ne laisse pas d'y percer un peu. Plusieurs détails de voyage, qu'il est obligé de raconter, ont bien l'accent de son cœur. Dans l'introduction, il explique que certaines découvertes faites par lui vengent absolument la religion des erreurs et des mensonges d'un M. de Volney, que je ne connais pas, mais qu'il plaint d'être l'ennemi du christianisme. Vous trouverez que cela est noblement dit. Ailleurs, on voit, sans qu'il s'y arrête, combien il a bravé et vaincu de périls en courant ces pays affreux; et, lorsqu'il dépeint la misère des habitants, on devine qu'il est admirablement bon. Sa conversation doit abonder de traits et d'histoires qui intéresseraient au dernier point ma tante. Quant à M. de Tourmagne, on je ne connais plus le digne comte, ou ce livre sera ses délices. Aimant le livre, il aimera l'auteur. Je l'aime bien, moi qui ne suis d'aucune académie.

XII

18 juin.

Rien de nouveau pour aujourd'hui. M. de Tourmagne est allé passer quelques jours aux champs, et je n'ai pu lui être présent des *Pharaons*; mais demain nous aurons un événement d'importance. Demain... J'ai peine à gouverner ma plume en vous donnant cette nouvelle: demain, je vais... Tenez, dites-moi, chère Elise, si j'ai tort de croire que la Providence approuve mes desseins.

Nous remplaçons une femme de charge. Comme surintendante, j'avais demandé à M. le curé quelque bonne créature à qui l'on pût remettre ce poste honorable et suffisamment avantageux. Il me répondit qu'il avait mon fait, et m'envoya ce matin une physionomie de quarante ans, un peu triste, mais la meilleure du monde, qui tout de suite m'agréa. Cette personne me dit qu'elle était veuve, tombée d'une position aisée, et qu'elle cherchait à servir pour nourrir ses enfants. Je me souvins de ma mère. Néanmoins, par prudence et pour remplir mon devoir, je demandai à cette pauvre femme si elle pouvait se recommander de quelque autre personne que M. le curé. “ J'ai l'honneur, me dit-elle, d'être connue depuis longtemps de Mme Darcet, qui demeure dans ce quartier. Je suis de son pays, et elle a recueilli chez elle par charité, ma petite fille, en attendant que je sois placée.”

(A continuer).